
ODÉON

THÉÂTRE

direction
Stéphane Braunschweig

DE L'EUROPE

Daddy

texte de

Marion Siéfert, Matthieu Bareyre

mise en scène

Marion Siéfert

Rencontre avec Marion Siéfert

animée par **Alain Berland**

lundi 15 mai – 19h

École nationale supérieure des beaux-arts

Entrée libre, sur réservation

Représentations surtitrées en anglais

samedis 13, 20 mai

et jusqu'au 9 juin / Berthier 17°

Hedda

variation contemporaine d'après *Hedda Gabler*

d'**Henrik Ibsen**

texte de **Sébastien Monfè, Mira Goldwicht**

mise en scène **Aurore Fattier**

du 7 au 18 juin / Odéon 6°

Sur les ossements des morts

[Drive Your Plow Over the Bones of the Dead]

d'après le roman d'**Olga Tokarczuk**

mise en scène **Simon McBurney**

Saison 2023 – 2024

Abonnez-vous dès le mercredi 17 mai – 14h

sur internet

Présentation de la nouvelle saison par

Stéphane Braunschweig en compagnie des artistes invités.

Lundi 22 mai – 19h30

soirée sur réservation theatre-odeon.eu

remerciements à M.A.C. COSMETICS

remerciements : Cédric, Damien A, Arno Ferrera, Claire Soustiel, Neila Moore, Rémy Borel, Isabelle Du Castillon, Ludmilla Benlarbi, Tassia Martin, Amandine Desbois, Gaëlle Saint-James, Fanny Szambela, Mara Devaux, Antoine Esmerian-Lesimple, David Houel, Elise Dubos, Anna, Patrick, Juliette, Morganne, les gamers Clément Zed, Karchouch, Clément Hubert, Hiconado, Jeremy Oury, Luciano Codrado et Chuck, Marcello Codraro, Max Vaillant, Coco Cardo, Alexandre Tessier, Malick Cissé, Victor Allain, les étudiants du Cndc d'Angers, Marion Colléter, Alexis Arragon, Justine Vilgrain, Juliette Challet, Maxence Lachard

Photos du spectacle : Matthieu Bareyre

Directeur de la publication : Stéphane Braunschweig
Responsable de la publication : Olivier Schroering
Réalisation : Sarah Causel
Contenu éditorial : Clémence Bordier
Conception graphique : Atelier ter Bekke & Behage
Maquettiste : Solia Morn
Imprimerie : Média graphic

Licences d'entrepreneur du spectacle
L-R-22-406 - L-R-22-415

Daddy

texte de **Marion Siéfert, Matthieu Bareyre**

mise en scène **Marion Siéfert**

9 – 26 mai 2023

Odéon 6°

durée 3h30

1h50 / entracte / 1h20

avec

Émilie Cazenave

Lou Chrétien-Février

Jennifer Gold

Lila Houel

Louis Peres

Charles-Henri Wolff

conception de la scénographie

Nadia Lauro

lumière

Manon Lauriol

création sonore

Jules Wysocki

vidéo

Antoine Briot

costumes

Valentine Solé

Romain Brau

(pour les robes de Lila Houel
et les tenues de Jennifer Gold)

maquillages

Dyna Dagger

perruques

Kevin Jacotot

assistantan à la mise en scène

Mathilde Chadeau

régie générale

Chloé Bouju

régie plateau, accessoires

Marine Brosse

régie son

Patrick Jammes

Mateo Provost

régie costumes

Chloé Courcelle

collaboration aux costumes

Anne Pollock

Chloé Courcelle

Lou Thonet

collaboration aux chorégraphies
comédie musicale

Patric Kuo

collaboration aux castings

Leila Fournier, Laetitia Goffi

chorégraphie de combat

Sifu Didier Beddar

musicienne

Sigolène Valax

coaching vocal de Louis Peres

Aurélia Nardini

accompagnement en clinique
et psychodynamique du travail
des comédien(ne)s mineur(e)s

Marie Potiron

réalisation de la scénographie

Nadia Lauro

Marie Maresca

Charlotte Wallet

(sculptures)

Flavien Renaudon

(machines neige)

Isabelle Boitierre

(tapisserie)

Marc Bizet

(vol)

montage de production

Anne Pollock

et l'équipe technique de
l'Odéon-Théâtre de l'Europe

créé le 9 mars 2023 au Centre
national de danse contemporaine
– Angers

production
Ziferte Productions

coproduction
Centre national de danse
contemporaine – Angers, Odéon-
Théâtre de l'Europe, Le Parvis
– scène nationale Tarbes-Pyrénées,
La Rose des Vents – scène nationale
Lille Métropole Villeneuve d'Ascq,
Théâtre national Wallonie-Bruxelles,
TAP – Théâtre auditorium Poitiers,
Théâtre Olympia – centre dramatique
national de Tours, Maillon – Théâtre
de Strasbourg scène européenne,
Points communs – nouvelle scène
nationale de Cergy-Pontoise, Théâtre
de Cornouaille – scène nationale
de Quimper, La Commune – centre
dramatique national d'Aubervilliers,
Kunstencentrum Viernulvier – Gand,
Célestins – Théâtre de Lyon, Le lieu
unique – scène nationale de Nantes,
Le Printemps des Comédiens
– Montpellier, Théâtre national de
Bretagne – Rennes, Théâtre
Nanterre-Amandiers (réalisation
du décor)

accueils en résidence
La Commune – Aubervilliers,
Cndc – Angers, Centre national
de la danse – Pantin, Théâtre de
Sartrouville et des Yvelines

avec le soutien de la région
Île-de-France et de la direction
régionale des affaires culturelles
d'Île-de-France

Un monde dans lequel tout est jeu, mais qui n'en est pas moins réel

Entretien avec Marion Siéfert

Qu'est-ce qui est à l'origine de *Daddy*?

L'origine est multiple. J'ai été très proche d'une personne qui a été abusée enfant. Quand on côtoie quelqu'un qui a vécu ce traumatisme, on côtoie l'abus et ses conséquences, tous les dérèglements que ça produit, les incapacités, les difficultés relationnelles, une colère immense. *Daddy* vient d'un besoin de comprendre et de remonter à l'origine de cette violence. Par ailleurs, j'avais envie de créer une fiction qui mette les classes sociales en rapport dans la France contemporaine. La pièce adopte le point de vue de Mara, une jeune fille de province dont les parents auraient pu être Gilets jaunes et qui seront touchés de plein fouet par la réforme des retraites. Comment la machine à rêves fonctionne-t-elle chez une jeunesse connectée au monde via Internet, mais laissée à l'écart de tous les dynamismes réels ? *Daddy* est une pièce sur le pouvoir, la prédation d'une classe sociale sur une autre, et sur la manière très particulière dont l'argent peut humilier.

Pouvez-vous revenir sur le phénomène des *sugar daddys*, auquel le titre du spectacle fait référence ?

Le phénomène des *sugar daddys* désigne un type de relation numérique mercantile, dans lequel des hommes, plus âgés et plus fortunés, payent des choses à des femmes plus jeunes et souvent mineures, rencontrées sur Internet, en échange de services très flous et souvent sexuels. La relation avec la jeune fille suit fréquemment un crescendo, depuis l'invitation à faire quelque chose (esquisser un geste, essayer un habit, dire certaines phrases, aller au restaurant ensemble) jusqu'à la prise de contrôle total de son corps. Le spectacle développe le récit d'anticipation d'un jeu dans lequel la personne humaine, dans sa partie ou dans sa totalité, est mise en vente et devient l'objet de spéculations. C'est ce cadre-là qui rend possible l'abus, et l'organise par sa logique même.

Comment le processus d'écriture s'est-il déroulé ?

Comme toujours dans mon travail, le début du processus de création est documentaire. Je me suis d'abord lancée dans une enquête, en suivant différentes directions. J'ai recueilli les témoignages de personnes qui ont vécu un abus, enfants. Ça a été très fort d'entendre ces récits que pas grand monde ne veut écouter, car j'ai été dans certains cas la première personne à recueillir cette parole. Je remercie d'ailleurs toutes celles et ceux qui m'ont confié une partie de leur histoire. J'ai également rencontré des gens aux prises avec ces questions dans leur travail ou leur engagement militant, des psychologues mais aussi des collectifs de citoyen-ne.s qui repèrent les pédocriminels sur Internet. Il y a eu un long travail d'enquête autour du virtuel, du Metaverse, des jeux vidéo en ligne. C'est en nous intéressant aux formes contemporaines que prend l'abus sexuel sur les enfants et adolescent-e.s que nous avons eu l'idée, avec Matthieu Bareyre, co-auteur de la pièce et collaborateur artistique, de situer notre fiction dans un jeu vidéo. Nous avons l'intuition forte que cela allait réveiller une théâtralité profonde. À partir de ce moment-là, nous avons pu commencer à écrire et à dessiner les personnages. Nombre d'entre eux sont des hommages à des personnes que nous aimons ou avons aimées, et que je connais intimement. À cela s'est ajouté le travail avec les acteur-ric.e.s, qui se sont emparé-e.s des personnages, nous ont fait part de leurs réflexions et de leurs questions. Le texte n'était pas gravé dans le marbre, mais ouvert à la discussion, et nous l'avons fait évoluer au fil des répétitions, par réajustements successifs. C'est donc une pièce qui carbure à un régime de fiction très haut, mais qui est gorgée de réel.

Dans le spectacle, la scène de théâtre devient ainsi l'espace du jeu vidéo. Qu'est-ce que cela vous permet, en termes de jeu d'acteur et de mise en scène ?

Cela m'a d'abord donné une grande liberté créative, à la fois formelle et fictionnelle. Le jeu vidéo vient redoubler le théâtre en imposant un monde dans lequel tout est jeu, mais qui n'en est pas moins réel – et c'est là tout le sujet de la pièce. C'est un univers de tous les possibles. Comme le dit l'un des personnages : "Ici c'est *no limit* et c'est ça qui est génial." Mais c'est cette absence de limites qui nous précipite dans l'horreur. Nous avons cherché non pas à imiter le jeu vidéo ou à rivaliser avec lui, mais à comprendre en quoi son langage venait revitaliser le théâtre, lui redonner une ampleur baroque susceptible d'intégrer des styles de jeu différents.

On peut sauter d'un registre à l'autre, d'une époque à une autre. J'avais envie, surtout dans cette salle historique du 6^e arrondissement, de convoquer la grande machine à illusions qu'est le théâtre. Nadia Lauro a créé une scénographie météorologique, en constante transformation, qui vient amplifier l'espace brut de la cage de scène.

Je crois que c'est la fiction et la croyance très naïve en ce fondement du théâtre qui nous permettent de regarder et de comprendre l'ultra-contemporain.

Avant d'aborder l'univers du jeu vidéo, vous vous êtes intéressée aux réseaux sociaux (Facebook dans 2 ou 3 choses que je sais de vous en 2016, Instagram dans *_jeanne_dark_* en 2020). Les questions numériques, encore relativement absentes des plateaux de théâtre, sont-elles le fil rouge de votre projet artistique ?

Ce n'est pas le numérique en soi qui m'intéresse. Je suis toujours à la recherche d'une forme qui me permette de faire pleinement du théâtre, avec les deux pieds dans le monde d'aujourd'hui. Dans *_jeanne_dark_*, j'organisais la rencontre de deux publics : celui qui est dans la salle du théâtre et celui qui est devant son téléphone. Dans le contexte du confinement, les gens avaient l'impression que l'avenir du théâtre était numérique, qu'il fallait innover, avec ce fantasme de la technologie comme progrès. Beaucoup ont vu le spectacle comme une proposition pour un nouveau théâtre, sans en saisir les enjeux en termes de liberté. En utilisant un réseau social comme Instagram, on se retrouve sur le territoire d'une multinationale. Ces espaces numériques ne sont pas du tout démocratiques. Ce sont des espaces de contrôle et de censure, comme nous l'avons expérimenté à de nombreuses reprises avec *_jeanne_dark_*. Ils ne sont pas encadrés par des lois débattues en commun, mais par des chartes d'utilisateurs, des *guidelines*, qui visent en réalité beaucoup moins à protéger les utilisateurs que la marque, la réputation et les intérêts financiers de l'entreprise. Les décisions sont opaques, tout est orienté vers le marketing et la promotion de soi. *Daddy* aborde cette question du digital d'un point de vue critique, en mettant le doigt sur cette marchandisation extrême des corps qui a lieu via les espaces numériques, et qui prépare les jeunes personnes à l'abus.

***Daddy* met en scène la pédophilie dans un contexte très actuel.**

Est-ce que vous faites du théâtre politique ?

Comment donne-t-on à voir les choses ? Est-ce qu'on fait justice à la réalité, ou bien est-ce que notre récit escamote une partie du réel pour ne pas

déranger celles et ceux qui ont le pouvoir ? On est à l'Odéon 6^e, et j'y pense forcément quand je crée la pièce. Les fictions contemporaines représentent souvent les classes sociales de manière isolée : on est soit plongés dans le microcosme de la bourgeoisie, soit confrontés aux difficultés des classes populaires. Ces deux perspectives créent un confort chez le spectateur de théâtre, souvent bourgeois : le confort de l'entre-soi, une bourgeoisie qui se regarde elle-même avec complaisance ; et le confort de la bonne conscience bourgeoise, qui s'intéresse, le temps d'un spectacle, aux problèmes des pauvres. On vit de manière cloisonnée, chacun dans son monde, et cela ne nous permet pas d'envisager les choses de manière politique.

Pour revenir au sujet, c'est la question de l'abus sexuel sur mineur.e.s qui est politique. On est tous et toutes tellement éduqué.e.s à détourner le regard, à ne pas réagir, à ne pas mettre en place les cadres qui permettraient que ça n'ait pas lieu. L'abus sexuel sur des enfants et adolescent.e.s est quelque chose de très répandu (les chiffres disent 3 enfants par classe) et les personnes qui le commettent sont souvent parfaitement insérées dans la société. C'est le cas de mon personnage, Julien, qui est jeune, a tout ce dont on peut rêver et correspond au canon de réussite sociale. Je pense qu'un premier pas pour aborder cette réalité est de l'envisager non pas comme une monstruosité, mais comme quelque chose de commun, dans sa double acception : "qui arrive souvent" et "qui concerne tous-tes les membres de notre société".

Propos recueillis par Raphaëlle Tchamitchian, le 25 janvier 2023



Lila Houel et Louis Peres © Matthieu Bareyre



Jennifer Gold



Séparatisme social

Un mouvement de séparatisme social engage une partie de la frange supérieure de la société. [...] De manière plus ou moins consciente et plus ou moins volontaire, les membres de la classe supérieure se sont progressivement coupés du reste de la population et se sont ménagé un entre-soi bien confortable pour eux.

Cette situation n'est certes pas totalement nouvelle, et il ne s'agit pas de lui opposer une prétendue période révolue, caractérisée par une osmose parfaite entre les élites et le peuple. Mais un processus protéiforme s'est mis en place depuis une trentaine d'années, creusant un fossé qui s'élargit entre la partie supérieure de la société et le reste d'une population parcourue par ailleurs par des lignes de faille.

Cette distance croissante explique le fait que les élites ont de plus en plus de mal à comprendre "la France d'en bas". Mais elle aboutit également à l'autonomisation d'une partie des catégories les plus favorisées, qui se sentent de moins en moins liées par un destin commun au reste de la collectivité nationale, au point que certains de leurs membres ont fait sécession. [...]

Un des ressorts majeurs de ce processus est à rechercher dans la nouvelle stratification éducative de la société, engendrée par l'augmentation très significative de la proportion de diplômés du supérieur.

Pour Emmanuel Todd, cette situation a abouti au fait que, « pour la première fois, les "éduqués supérieurs" peuvent vivre entre eux, produire et consommer leur propre culture. Autrefois, écrivains et producteurs d'idéologies devaient s'adresser à la population dans son ensemble, simplement alphabétisée, ou se contenter de parler tous seuls. L'émergence de millions de consommateurs culturels de niveau supérieur autorise un processus d'involution. Le monde dit supérieur peut se refermer sur lui-même, vivre en vase clos et développer, sans s'en rendre compte, une attitude de distance et de mépris vis-à-vis des masses, du peuple et du populisme qui naît en réaction de ce mépris ». ¹ À cette émergence d'une nouvelle stratification éducative de la société française, caractérisée par l'existence d'une strate de diplômés du supérieur rassemblant environ 30 % de la population, se sont ajoutés d'autres processus de nature diverse aboutissant *in fine* à la sécession culturelle, géographique et idéologique des élites.

Jérôme Fourquet, *L'Archipel français*, Points, 2020

¹ Emmanuel Todd, *Après la démocratie*

Mon corps m'a lâchée

Là dans la chambre de Jerry Salinger, tandis que je le laisse me déshabiller, je regarde la scène comme si c'était celle d'un des films qu'il me projette dans son salon.

La jeune fille détache la bride de ses chaussures. Le vieil homme retire son jean, puis son slip. Un homme nu est dans la pièce. La fille s'allonge à côté de lui sur le lit. L'homme la prend dans ses bras.

Il me dit qu'il m'aime. Je le lui dis aussi. Je me sens comme quelqu'un qui vit une expérience religieuse. *Sauvée*. Secourue, délivrée, illuminée, touchée par une main divine. Je n'ai jamais vu d'homme nu. Maintenant que j'en vois un, j'ai envie de me blottir sur ses genoux. Envie qu'il m'entoure de ses bras. Envie qu'il me serre contre lui. Et tout cela, il le fait. Puis je me retrouve sur le dos, son corps allongé sur moi tandis qu'il m'écarte les jambes.

Au moment de faire l'amour, les muscles de mon vagin se resserrent comme un étau et ne se relâchent plus, si bien que nous sommes contraints d'arrêter. Je pleure, moins pour la douleur que je ressens dans les parties génitales que pour celle qui me vrille la tête, laquelle semble sur le point d'exploser. Je me lève en titubant jusqu'à la salle de bains pour m'asperger d'eau le visage. Je n'ai jamais souffert d'un mal de tête aussi violent. [...]

"Je ne savais pas que ça ferait mal comme ça." [...]

Il m'enveloppe dans la couverture. Je ne sais pas quoi dire. Malgré tout ce que j'ai entendu raconter sur le sexe, malgré toutes les peurs que j'ai pu avoir, personne n'a jamais évoqué l'impossibilité pure et simple de faire l'amour. Jamais je ne me suis sentie aussi honteuse. D'innombrables fois dans ma vie mon corps m'a lâchée [...], mais jamais il ne m'a lâchée de façon aussi absolue ou en me laissant dans un tel désespoir. "Je suis désolée, dis-je dans un murmure. Je ne sais pas ce que j'ai fait qu'il ne fallait pas.

– Demain, je regarderai quels sont tes symptômes dans le *Materia Medica*, dit gentiment Jerry. Et d'ailleurs, peut-être que demain tu te sentiras mieux." Mais le lendemain, au moment où nous nous déshabillons, la même chose se reproduit. [...] "Ça ne fait rien, dit-il. Je vais t'aider à régler ton problème."

Joyce Maynard, *Et devant moi, le monde*, traduit de l'anglais par Pascale Haas, 10/18, 2012

Vous n'avez jamais pensé que cette petite aventure était un viol

L'idéaltype du viol commis par un méchant inconnu, où il n'y a guère de doute – pour la femme, pour l'homme et pour le sens commun – sur le fait qu'il s'agit d'un viol, est une goutte d'eau dans l'océan des situations réelles de viol. Car l'agresseur sexuel est presque toujours quelqu'un que connaît sa victime. Donc on n'arrive pas à penser au viol comme à un viol. Majoritairement, l'agresseur est un beau-frère avec qui on plaisante depuis des années, qu'on aime bien et qui, ivre après une fête, vous coince au bout d'un couloir [...]; c'est un copain de la bande avec qui vous faites du théâtre et que vous n'aimez pas trop mais c'est difficile à assumer parce que tout le monde l'aime bien. Ce qui est valable du côté des violés l'est aussi du côté des violeurs. Si les hommes qui violent et/ou qui incestent ont toujours l'impression qu'ils ne forcent personne et que leurs partenaires ont toutes et tous été consentants, c'est aussi parce que les différentes manières dont ils ont obtenu un rapport sexuel n'ont jamais ressemblé, même de loin, à la situation idéaltypique du viol. Ils ne se sont pas postés au coin d'un bois en guettant une jeune inconnue à attraper. Typiquement, cette fille vous plaisait depuis un moment, vous aviez eu un bon contact à la fête d'anniversaire de l'ami chez qui vous vous êtes rencontrés. Vous vous êtes croisés à quelques dîners à droite à gauche ; la dernière fois, quand les uns sont partis chercher les pizzas pour le dîner et les autres les boissons, vous vous êtes retrouvés tous les deux seuls chez votre ami. Elle vous plaisait, vous avez essayé de l'embrasser, elle ne s'y attendait pas, vous l'avez poussée sur le canapé, elle a fait sa timide, vous avez insisté, elle a dit non, a essayé de se dégager, vous avez insisté en lui disant que son compagnon n'en saurait rien, qu'elle vous plaisait et qu'elle était belle avec sa petite robe, elle a dit qu'elle aimait son compagnon et qu'elle ne voulait pas le tromper, cette loyauté à un autre vous a beaucoup plu et vous l'avez maintenue sur le canapé. Elle a bataillé fort, c'était très excitant. En tout, ça n'a pas duré plus de cinq minutes. Vous n'avez pas pris les "non" de cette jeune femme au sérieux, vous n'avez jamais pensé que cette petite aventure était un viol.

Dorothée Dussy, *Le Berceau des dominations, Anthropologie de l'inceste*, Pocket, 2021

Marion Siéfert

Marion Siéfert est autrice, metteuse en scène et performeuse. Son premier spectacle, en 2016, *2 ou 3 choses que je sais de vous*, fait le portrait du public à travers les profils Facebook des spectateurs. En 2017, Marie-José Malis et Frédéric Sacard l'associent au théâtre de La Commune – centre dramatique national d'Aubervilliers. Elle y présente *Le Grand Sommeil*, avec la performeuse Helena de Laurens qui se glisse dans la peau d'une enfant pour interroger la violence du monde des adultes et les idées reçues sur ce que "doivent être" les petites filles. Le spectacle est programmé au Festival d'Automne, en 2018. En mars 2019, Marion Siéfert crée, toujours à La Commune, *Pièce d'actualité n°12: DU SALE!*, rencontre entre le théâtre et le hip-hop, avec la rappeuse Laetitia Kerfa aka Original Laeti et la danseuse de popping Janice Bieleu. Pour cette pièce, la metteuse en scène reçoit le Grand Prix du jury au Festival européen Fast Forward. Avec sa création *_jeanne_dark_*, elle retrouve Helena de Laurens interprétant cette fois une adolescente qui, enfermée dans sa chambre, prend la parole et se raconte en *live* sur les réseaux sociaux. Créé à l'édition 2020 du Festival d'Automne à Paris, c'est le premier spectacle pensé simultanément pour le théâtre et pour Instagram. Il obtient le Prix numérique du Syndicat professionnel de la critique de théâtre, de musique et de danse avec une mention spéciale. Depuis 2021, Marion Siéfert est également artiste associée au Centre national de danse contemporaine d'Angers et au Parvis – scène nationale de Tarbes-Pyrénées. Cette saison, parallèlement à la création de *Daddy*, elle a aussi mis en scène un volet de *Pièce d'actualité n°16: Güven*, co-créé avec Maxime Kurvers et Marie-José Malis à La Commune. Elle travaille, par ailleurs, sur tous les films de l'auteur et réalisateur Matthieu Barye, son collaborateur artistique sur plusieurs de ses spectacles. Elle a ainsi participé avec Rose-Marie Ayoko Folly à l'écriture de son dernier film *Le Journal d'une femme nwar*, prochainement diffusé sur Arte.

Rejoignez le Cercle de l'Odéon

Le Cercle de l'Odéon rassemble des amoureux de théâtre qui souhaitent soutenir l'Odéon dans ses missions artistiques et culturelles. Particuliers et entreprises, grâce à leur engagement, permettent de faire rayonner le théâtre de demain auprès de tous les publics.

Particuliers, en rejoignant le Cercle de l'Odéon, vous profitez d'avantages exclusifs selon le niveau d'adhésion : facilités de billetterie, présentation de saison et réservations en avant-première, rencontres avec les artistes, dîners et soirées privilège...

Entreprises, orientez votre engagement vers un projet au plus proche de vos valeurs et bénéficiez de contreparties dans le cadre unique et prestigieux du Théâtre de l'Odéon.

Rejoindre le Cercle de l'Odéon, c'est s'associer à l'histoire d'une institution culturelle européenne de premier plan et promouvoir le meilleur de la création contemporaine !

En vertu de la loi du 1^{er} août 2003 en faveur du mécénat, les dons versés à l'Odéon-Théâtre de l'Europe donnent droit à une déduction fiscale de 60% du montant du don pour les entreprises et de 66% du montant du don pour les particuliers.

Contact
Valentine Boulet
01 44 85 41 12
cercles@theatre-odeon.fr

Particuliers comme entreprises, l'Odéon remercie les mécènes et partenaires du Cercle pour leur engagement précieux en faveur du théâtre.



CERCLE DE
L'ODÉON




CERCLE
GIORGIO
STREHLER

Julie Avrane, présidente du Cercle de l'Odéon
Hervé Digne, président d'honneur
Arnaud de Giovanni, président du Cercle Giorgio Strehler



HERMÈS
PARIS



Hermès,
bijouterie cavalière